

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

IX

EN QUEL LIEU SINGULIER CLAIR-DE-LUNE CONDUISIT LE COMTE DU LUC

Clair-de-Lune disparut. Le capitaine referma doucement la

On aurait dit que le digne aventurier avait des remords pour la façon plus que leste dont il s'était conduit avec cette nouvelle connaissance.

Une demi-heure s'écoula ainsi sans que le capitaine, qui buvait toujours à petits coups et disparaissait pour ainsi dire dans un épais nuage de fumée, semblât trouver le temps long.



Bonjour, mon cher comte, ce n'est pas moi que vous espériez rencontrer ici, n'est-ce pas ?

erte, regagna à pas de loup la place qu'il occupait d'abord, et tira son brûle-gueule d'une des poches de ses chausses, l'alluma, le riva au coin de sa bouche, puis il se versa un troisième verre de rhum.

Mais cette fois, au lieu de le boire d'un trait comme précédemment il l'avait fait, il le dégusta à petites gorgées, en faisant taper sa langue et hochant la tête d'un air de satisfaction à chaque goutte qui humectait son gosier.

Il le « sirotait » enfin, s'il nous est permis d'employer cette expression peut-être un peu triviale, mais qui rend complètement notre pensée.

Au bout d'une demi-heure, le comte reparut.

Ainsi que lui avait recommandé le capitaine, il était vêtu, non pas en dameret, cette fois, mais en homme qui, ne sachant trop à qui bientôt il pourra avoir affaire, juge prudent de prendre ses précautions.

— Me voici, dit-il.

— Ah ! fit le capitaine en relevant la tête. Alors soyez le bienvenu, mon ami !

— Le temps ne vous a pas paru long ?

— Ma foi non, vous m'aviez laissé en trop bonne compagnie pour cela.

— Diable ! fit le comte en riant et se penchant vers la bouteille, je le vois bien.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, cher ami ?

— Comment ! ce qu'il y a, vous le demandez ?

— Mais oui ?

— Eh bien, mais, il y a que vous n'avez pas perdu votre temps. La bouteille est à moitié vide.

— Bah !... Après cela, c'est possible ! Vous ne vous figurez pas, mon ami, comme ces bouteilles, qui ont l'air d'être grandes, sont en réalité, d'une capacité médiocre !

— C'est vrai, dit le comte. Un autre verre ?

Ils trinquèrent de nouveau.

Hum ! fit le capitaine en suçant ses moustaches, vous avez des choses comme cela chez vous, Olivier, et vous ne m'en avertissez pas... C'est mal, mon ami, c'est très-mal !

— Excusez-moi, cher ami, je n'y avais réellement pas songé.

— Je vous excuse, Olivier, mais à une condition.

— Laquelle ? j'y souscris d'avance.

— Bon ! c'est que vous me direz, n'est-ce pas, en quel lieu vous serrez ces bouteilles ?

— Oui, capitaine, soyez tranquille.

— Ah ! cela me console.

— Voulez-vous un autre verre ?

— Non, reprit sentencieusement le capitaine. Nous avons assez bu comme cela. Usons, mais n'abusons pas, dit le proverbe, et, comme vous le savez, Olivier, les proverbes sont la sagesse des nations. Et puis, nous avons à causer de choses sérieuses.

— C'est vrai, je l'avais oublié, moi. Eh bien, parlez, capitaine, me voici prêt à vous entendre.

— Ce que j'ai à vous dire quant à présent ne sera pas long. Il est neuf heures et demie : Déjeunons.

— Déjà ! vous avez donc faim ?

— J'ai toujours faim.

— Eh bien soit, déjeunons. Ici ?

— Non pas, s'il vous plait ; en bas, chez notre hôte. Vous ne sauriez vous imaginer, mon cher comte, combien j'ai l'œil réjoui lorsque je vois ces chapelets de volailles appétissantes qui tournent lentement et se dorment à la flamme joyeuse de l'âtre. Et puis, tous vos grands vins me fatiguent. Dieu me garde de dire du mal de votre cave qui est excellente, mais j'ai besoin, quand je bois, de me sentir le gosier légèrement gratté, et notre hôte a un petit vin, pelure d'oignon, sûr à faire danser les chèvres. On dirait une véritable râpe. C'est charmant, vous verrez ?

— Ah ! non, par exemple, fit le comte en riant, vous le boirez bien tout seul.

— Ah ! mon cher Olivier, dit le capitaine d'un air mélancolique, c'est étonnant comme votre éducation a été négligée, pauvre ami ! Allons déjeuner.

— Allons, capitaine, mais, à mon tour, je vous poserais une condition.

— Laquelle, voyons ? Je suis bon homme, moi.

— Oui, quand on fait ce que vous voulez ?

— Méchant cœur, allez !

— Eh bien, vous boirez tant que vous voudrez votre petit vin pelure d'oignon, mais vous ne m'obligerez pas à vous tenir tête.

— Non, mon ami, je ne suis pas égoïste, moi ; je vous laisse libre de vous abreuver de ce qui vous plaira, même de tisane si cela peut vous être agréable. A propos, ajouta-t-il en ouvrant son manteau, regardez-moi ?

— Eh bien, je vous regarde. Après ?

— Vous ne voyez pas ?

— Si, je vois que vous avez deux pistolets à la ceinture.

— Oui, cher ami, et vous avez oublié d'en prendre ?

— Ah ! ça ; mais, c'est donc sérieux, alors ?...

— Pas positivement, mais cela peut le devenir. Equipez-vous en conséquence.

Le comte du Luc enleva deux longs pistolets à un trophée, les chargea avec soin, et les passa à sa ceinture.

— Est-ce tout ? dit-il.

— Parfaitement. Votre feutre, votre manteau, et descendons !

Ils quittèrent alors l'appartement où Michel demeura seul, avec la recommandation expresse de faire bonne garde, et ils descendirent dans la grande salle de l'hôtellerie.

Toutes les tables étaient occupées ; les garçons couraient pour servir les pratiques. Maître Grippart était dans son coup de feu ; si complètement absorbé par ses préparations culinaires qu'il ne s'aperçut même pas de l'entrée des deux gentilshommes qui, cependant, passèrent auprès de lui presque à le toucher.

Fanchette, assise derrière son comptoir, les salua d'un gracieux sourire et leur indiqua du regard une table inoccupée placée un peu à l'écart.

Au moment où le comte et le capitaine entraient dans la salle en venant du côté de la cour, la porte de la rue s'ouvrait et livrait passage à deux nouveaux consommateurs qui n'étaient autres que Double-Épée et Clair-de-Lune, tous deux le feutre empanaché sur l'oreille et enveloppés d'épais manteaux que relevaient cavalièrement par derrière les longs fourreaux de leurs rapières.

— Ah ! corbieux ! fit le capitaine avec un air de surprise parfaitement joué, voilà une singulière rencontre !

— En effet, capitaine, répondit Clair-de-Lune avec un magnifique aplomb, ce n'est pas vous, certainement que... Monsieur le comte, je suis bien votre serviteur.

— Et moi le vôtre, monsieur le chevalier de l'Arche-Neuve.

Nous savons déjà que le chef des vauriens du Pont-Neuf s'affublait de ce titre de fantaisie afin de dissimuler le surnom un peu trop significatif, mais surtout beaucoup trop connu de Clair-de-Lune.

— Est-ce que vous sortez, messieurs ? demanda Double-Épée lorsque les premiers compliments furent terminés.

— Non pas, fit le capitaine, nous déjeunons ; et vous ?

— Nous venons ici pour cela, répondit Double-Épée ; et puis, ajouta-t-il, je désirais vous voir, messieurs, car j'avais quelques mots à vous dire.

— Alors, rien de plus simple, reprit le capitaine. Voici une table libre, asseyons-nous, et, tout en déjeunant, nous causerons. Cela vous convient-il, comte ?

— Parfaitement.

— Eh bien, alors, fit Double-Épée, laissez-moi saluer ma mère, qui attend que j'aie l'embrasser, la digne et chère femme ; je dirai en même temps quelques mots à mon père, afin que nous soyons bien servis.

— Allez, dit le capitaine en riant, je m'en rapporte à vous.

— Eh ! Magloire, fit-il en attrapant un garçon au passage : une cruche, du vin, des verres ici, mon garçon ?

Les trois hommes prirent place à la table qu'ils avaient marquée, tandis que Double-Épée s'acquittait du double devoir d'embrasser sa mère et de commander un bon déjeuner à maître Grippart.

— Un mot, s'il vous plaît, monsieur le comte, dit Clair-de-Lune en se penchant sur la table.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Olivier.

— Monsieur, reprit le chef des Vauriens, une personne que vous connaissez beaucoup, dont il est inutile de prononcer le nom ici, désire vous faire une communication importante.

— Encore faut-il, dit en souriant le comte, si grande que soit la confiance que j'ai en vous, monsieur, que je sache, sinon le nom, du moins la qualité de cette personne ?

— Voilà ce qu'il n'est impossible de vous révéler, monsieur. Je suis autorisé seulement à vous dire qu'elle vient de la part du « Grand Proserit » et qu'elle est chargée d'ordres qui n'admettent pas de retards.

Le comte demeura un instant pensif.

— C'est bien, monsieur, dit-il en relevant la tête, je me rendrai à l'invitation de cette personne. Où la trouverai-je ?

— Si vous daignez me le permettre, monsieur, j'aurai l'honneur de vous conduire moi-même à l'endroit où elle sera ?

— Oh, oh ! fit le comte, voici bien des précautions, monsieur

— Malheureusement, monsieur, elles sont non-seulement nécessaires mais encore indispensables. Il y va de la tête pour cette personne et pour vous.

— Très-bien, monsieur. Irons-nous seuls ?

— Non pas, monsieur le comte. Bien que le trajet que nous ayons à faire soit très-court, le soin de notre sûreté exige que nous soyons en force. Double-Épée mon ami, le capitaine Vatan et deux hommes sûrs qui m'attendent au dehors nous escorteront.

— Mais c'est donc dans un coupe-gorge que vous me conduisez ? s'écria en souriant le comte du Luc.

— Ce ne serait rien si ce n'était qu'un coupe-gorge, monsieur le comte, c'est bien pis que cela !

— Hum ! que pensez-vous de cette promenade, capitaine ?

— Moi ? je suis d'avis qu'après un bon déjeuner elle ne pourra que nous être profitable en nous faisant faire une excellent digestion.

— Et vous ne pouvez rien me dire de plus, monsieur ?

— Rien, monsieur le comte. J'ajouterai seulement que vous me remercirez après de la surprise que je vous aurai menagée.

— Soit, puisqu'il le faut !

— Nous irons donc, monsieur...

En ce moment Double-Épée arriva, précédant son père, maître Grippart.

Le digne hôtelier avait voulu servir lui-même les nobles convives. Deux gérçons le suivaient majestueusement chargés de plats, d'assiettes et de bouteilles.

— A quelle heure devons-nous être readus là-bas ? demanda Olivier à Clair-de-Lune.

— Soyez tranquille, monsieur le comte, répondit celui-ci. Notre rendez-vous est pour midi, et, il n'est pas encore dix heures. Nous avons devant nous plus de temps qu'il ne nous en faut.

— Alors, plus un mot. Momus, et vive la joie ! dit le capitaine en vidant son verre. Sacredieu ! messieurs mes chers amis, je me sens un appétit de tous les diables !

— Tant mieux, capitaine ; dit maître Grippart en se frottant les mains en lui faisant une gracieuse révérence.

— Digne homme, va ! reprit le capitaine d'un air attendri ; lorsque je vois sa rouge trogne et sa large panse, corbieux ! je me sens l'âme réjouie. Ne vous semble-t-il pas, messieurs, comme à moi, que les hôteliers, buvettiers et autres cuisiniers sont les seuls

bienfaiteurs de l'humanité souffrante ? Ah ! qu'il avait raison, maître François Rabelais, ce grand extracteur de quintessence, si expert aux choses de gueule et de beuverie, lui qui soutenait que les maîtres-queux devaient être placés bien au-dessus des plus illustres potentats !

— Sur l'honneur, vous m'attendrissez, capitaine, dit en riant Double-Épée ; je ne sais si c'est le vin ou vos paroles, mais une larme est tombée dans mon verre.

— Ce doit être le vin, dit Olivier.

Tous éclatèrent de rire.

Le déjeuner était digne de Maître Grippart, c'est tout dire, les vins vieux et bien choisis.

Le déjeuner fut gai. On mangea beaucoup, on but davantage, et surtout on ne causa que de choses indifférentes.

Vers onze heures et demie les quatre hommes se levèrent, s'enveloppèrent dans leurs manteaux et quittèrent l'hôtellerie.

Ils marchèrent quelques instants côte-à-côte sans échanger une parole, puis Clair-de-Lune qui était parti en avant et avait un instant causé avec deux gaillards de mauvaise mine, armés d'épées et de mousquetons, revint et dit laconiquement :

— Maintenant, nous pouvons aller, tout est en ordre.

— Nous faisons donc une expédition ? dit en riant Double-Épée.

— Mais, à ce qu'il paraît ? reprit le capitaine. Vous devez savoir ce qui en est, vous, Double-Épée ?

— Sur ma foi, je ne suis pas plus au courant que vous !

— Vous plaisantez ?

— Non, sur l'honneur ! Ce matin Clair-de-Lune est venu me trouver pour réclamer mon aide dans une expédition que, me dit-il, le comte du Luc devait tenter ce matin même. Vous comprenez bien que je n'ai soulevé aucune observation. J'ai pris mon manteau, mon épée, mes pistolets et je suis venu.

— Voilà tout ?

— Parfaitement.

Les quatre hommes et leur escorte, car les deux individus dont nous avons parlé s'étaient mis à leur suite à distance respectueuse toutefois, suivirent la rue Tiquetonne, puis la rue Montmartre jusqu'à la rue du Bout-du-Monde, dans laquelle il entrèrent.

— Ah ! ça, dit le comte en s'arrêtant, quel singulier chemin nous faites-vous suivre ?

— Nous n'avons plus que quelques pas pour être arrivés, monsieur ; je puis maintenant vous avouer franchement que nous nous rendons à la Cour des miracles.

— A la Cour des miracles ! Diable ! et à laquelle ? Car il y en a plusieurs, dit-on.

— A la plus célèbre, monsieur, et par conséquent la plus redoutable : celle enfin dont l'entrée se trouve rue des Cordiers.

— Et mais, ce n'est pas chose facile que d'entrer dans une Cour des Miracles ! surtout quand on est vêtu comme nous le sommes ? nous avons bien fait de prendre nos précautions.

— Elles seront inutiles, je l'espère, monsieur le comte, si vous consentez à me laisser agir à ma guise ?

— Faites, faites, mon cher monsieur ! Du diable si je me mêle en rien de cette affaire ; seulement je vous avertis que je ne veux pas qu'un seul de ces drôles me touche, même du bout du doigt, sinon je le tue sans rémission ?

— Nul ne vous touchera, monsieur le comte, je vous en réponds ; d'ailleurs n'êtes-vous pas avec moi.

— Ah ! fit le comte en le regardant avec étonnement ; mais

qui donc êtes-vous vous, monsieur, en réalité ? qui vous donne cette certitude que nous n'aurons aucun risque à courir ?

— Qui je suis ?

— Oui, je vous avoue que je ne serais pas fâché de le savoir ?

— Malheureusement, monsieur de comte, je ne puis, à mon grand regret, satisfaire votre curiosité. Qu'il vous suffise, quand à présent, de savoir que je vous suis entièrement dévoué, quelle que soit du reste ma position sociale.

— Allons, je n'insisterai point ; n'est-ce pas, capitaine ?

— Parbleu, fit en riant l'aventurier, puisque le vin est tiré il faut le boire !

— En avant, alors ! reprit gaiement Olivier.

Ils continuèrent à avancer.

Seulement, Clair-de-Lune jugea prudent de prendre les devants, afin d'annoncer son arrivée aux hôtes de ce charmant séjour.

Après avoir causé pendant quelques minutes avec trois ou quatre individus de mine assez peu rassurante, Clair-de-Lune se tourna vers ses compagnons et leur fit signe de presser le pas. Ceux-ci obéirent, et bientôt ils se trouvèrent à l'entrée de ce cercle immonde oublié par le Dante dans son « Enfer ».

Paris, sous Louis XIII et même jusque dans les premières années du règne de Louis XIV, avait conservé, nous avons eu déjà l'occasion de le constater, toute sa physionomie féodale.

Les Cours des Miracles étaient nombreuses à Paris.

On en comptait jusqu'à dix, posées comme d'immondes verres sur la face de la capitale, éparses çà et là dans tous les quartiers dont elles faisaient non-seulement d'immondes cloaques, mais encore d'effroyables coupe-gorges. On se serait cru, en pénétrant dans ces horribles repaires, transporté subitement à deux ou trois siècles en arrière. Nulle comparaison n'était plus possible pour le présent. Là s'étalait dans toute son horreur la vie ignoble et lâchement cruelle de la brute féroce qui avait à peine conservé une apparence humaine.

Mais le plus odieux, le plus effroyable de tous ces bouges était sans contredit celui dans lequel les péripètes de notre histoire conduisaient en ce moment ses personnages.

Cette Cour des Miracles type consistait en une place de dimension considérable en cul-de-sac très-grand, puant, boueux, de forme irrégulière, s'étendant, de ce côté-là, jusqu'à l'extrémité de la ville. Le sol, non pavé, était creusé par des ornières remplies d'une eau verdâtre et fétide, du milieu desquelles surgissaient çà et là les corps ballonnés et pourris de toute espèce d'animaux morts et en putréfaction.

On ne parvenait dans cet antre hideux qu'en traversant des rues infâmes, suintant la misère, la débauche ignoble, où ne luisait jamais le plus faible rayon de soleil.

On ne pouvait y entrer qu'en descendant une rampe longue, étroite, tortue, raboteuse, où l'on risquait cent fois de se rompre le cou.

Puis, une fois que l'on avait réussi à entrer sur cette place on apercevait un fouillis informe de masures lépreuses, chatelantes branlantes, éparses çà et là sans ordre, percées de lucarnes qui ne laissaient pénétrer la lumière qu'à travers des papiers huilés, obstrués de toiles d'araignées.

Une de ces maisons entre autres, la plus grande, la plus « confortable », ainsi que l'on dirait aujourd'hui à cause de son « élégance », occupait le centre de la place. Elle était construite entièrement en boue. Elle était à demi-enterrée au milieu des

immondices de toutes sortes qui semblaient lui faire un ignoble rempart ; crevassée, chancelante de vieillesse et de pourriture, cette masure servait cependant de demeure à plus de cinquante êtres humains, s'il est permis de donner ce nom aux misérables hâves, hagards, faméliques de tous âges, qui grouillaient dans cette sentine au milieu de la crasse et de la vermine.

Les mœurs des hôtes de ces lieux étaient parfaitement en rapport avec l'endroit qu'ils avaient choisi.

C'était le véritable camp de la misère abjecte dans son acception la plus horrible.

La Paresse, et tous les vices qui en découlent, y régnaient en maîtres. Tous les liens sociaux étaient méconnus ou plutôt ignorés : homme, femmes, enfants, se gorgeant de meurtre et de pillage, en guerre continuelle avec la société qu'ils bravaient, vivaient pêle-mêle dans la plus effroyable promiscuité.

Il est vrai qu'ils semblaient reconnaître un Dieu, si l'on s'en rapportait du moins à une statue de Dieu le Père volée dans quelque église, et qu'ils avaient pompeusement dressée dans une niche, dans l'endroit le plus apparent de leur hideux pandémonium, et aux pieds de laquelle chaque jour femmes et filles venaient marmotter des prières que sans doute elles n'auraient osé répéter à voix haute ; mais cette religion n'avait rien de bien concluant en leur faveur ; surtout si l'on songe que cette effigie d'un Dieu de paix et de bonté, souillée, de boue, mutilée et brisée en plusieurs morceaux, avait maintes fois, dans des rixes crapuleuses, été renversée de son honteux piédestal par ces êtres étranges, et était demeurée des mois entiers couchée et à demi-ensevelie dans la fange.

Malheur au bourgeois paisible, au provincial dévoyé qui se hasardaient dans ce repaire ! ils disparaissaient à jamais ; les sergents et le guet lui-même n'osaient en approcher.

Plusieurs tentatives avaient été faites pour réduire ces misérables et les faire rentrer dans la voie commune ; toutes les tentatives avaient été vaines.

Les détachements envoyés contre eux s'étaient vus entourés, désarmés et avaient été contraints de chercher leur salut dans une prompte fuite.

Ils formaient un pouvoir redoutable dans l'Etat ; demeuraient obstinément en dehors de la loi, et offraient un asile inviolable à tous les mauvais sujets qui osaient se réfugier au milieu d'eux.

Tel était l'endroit dans l'intérieur duquel, sous la conduite de Clair-de-Lune, le comte Olivier du Luc et ses compagnons avaient pénétré presque en tremblant, malgré leur courage et les affirmations réitérées du chef des Vauriens du Pont-Neuf.

Cependant il paraît que celui-ci n'avait en rien exagéré l'influence dont il jouissait parmi les habitants de cette effroyable caverne, car ceux-ci se contentèrent de les regarder passer au milieu d'eux d'une façon fort peu rassurante, sans doute, mais cependant sans leur adresser aucune insulte ; les saluant, au contraire, et s'écartant avec une certaine politesse pour les laisser passer librement.

— Que pensez-vous de notre promenade ? demanda à voix basse Olivier au capitaine.

— C'est fort curieux, répondit celui-ci sur le même ton, mais je ne vous cache pas que je préférerais beaucoup être ailleurs ?

— Oui, et moi aussi.

— Enfin ! que voulez-vous, mon cher comte ? reprit-il avec insouciance, maintenant il est trop tard pour reculer. Le vin est tiré, m'est avis qu'il faut le boire.

— En effet, mais le mot « vin » me semble impropre dans la circonstance présente. C'est la lie qu'il faudrait dire. Au diable la promenade !

Quant à Double-Épée, il marchait calme, paisible, le sourire sur les lèvres, et le nez au vent, d'un air aussi dégagé que s'il se fût trouvé au Grand-Cours ou sur le Pont-Neuf.

Le brave lieutenant de Clair-de-Lune savait fort bien, lui, qu'il n'avait rien à redouter des habitants de la Cour des Miracles qu'il connaissait pour la plupart et qui tous, naturellement, avaient pour lui une grande considération.

Cependant le comte et ses compagnons étaient, à travers mille difficultés, parvenus jusqu'à l'horrible mesure située au milieu de la place et dont nous avons parlé plus haut.

Clair-de-Lune s'arrêta.

— Nous voici arrivés, dit-il en se tournant vers le comte.

— Très-bien, répondit celui-ci, et maintenant que faisons-nous ?

— Attendez, je vais faire prévenir la personne qui désire vous voir, à moins cependant que vous ne préfériez entrer dans ce bouge.

— Non pas, non pas, pour rien au monde, s'écria vivement le comte, faites-la venir ici, je vous prie, nous serons fort bien pour causer.

— Je vous obéis, monsieur le comte.

Clair-de-Lune dit alors quelques mots à l'oreille à un homme qui, depuis leur entrée dans la Cour des Miracles, ne les avait pas quittés une seconde.

Cet homme fit un signe de tête affirmatif et entra dans l'horrible mesure.

Sur un geste péremptoire de Clair-de-Lune, les quelques habitants de ce ténébreux séjour, que la curiosité avait attirés auprès des étrangers, s'envolèrent comme une troupe de corbeaux dispersés par le plomb du chasseur, et rentrèrent dans leurs mesures.

En apparence, la Cour des Miracles était déserte ; aucun de ses habitants ne paraissait ; mais on sentait derrière chaque porte, derrière chaque lucarne, un oeil et une oreille aux aguets.

Cette solitude même, ce calme effrayant qui régnaient autour d'eux avaient quelque chose de sinistre et de menaçant nullement fait pour rassurer ceux qui s'étaient étourdiement hasardés dans ce repaire.

En vain Clair-de-Lune et Double-Épée lui-même essayaient de calmer l'inquiétude de leurs compagnons ; le comte et le capitaine se tenaient sombres et silencieux l'un près de l'autre, la main sur leurs armes, prêts à tout événement qui pourrait surgir à l'improviste ; se promettant dans leur for intérieur, si Dieu leur faisait la grâce de les sortir sains et saufs de ce coupe-gorge, de ne jamais plus y revenir, si curieux que fût d'ailleurs le paysage qu'ils avaient sous les yeux.

Cependant le temps se passait. Clair-de-Lune et Double-Épée causaient à voix basse avec une certaine animation ; puis, tout à coup, après avoir fait un geste d'assentiment, Double-Épée s'éloigna à grands pas dans la direction d'une mesure d'aspect ignoble, au-dessus de la porte de laquelle un branche de pin flétrie, enfoncée dans le mur en guise d'enseigne, avait sans doute la prétention de signaler aux passants ce repaire comme étant un cabaret.

Double-Épée pénétra résolument dans l'intérieur de ce lieu de plaisance dont presque aussitôt on vit sortir en courant et se bousculant les habitants ou les habitués pour aller se réfugier dans d'autres antres de même sorte.

Près d'un quart d'heure s'était écoulé depuis que l'émissaire de Clair-de-Lune était entré dans la maison de boue située au milieu de la place. Le comte commençait à s'impatienter, lorsque la porte de cette maison s'ouvrit, et un homme de haute taille, enveloppé dans les plis épais d'un long manteau, les ailes du feutre rabattues sur les yeux, s'avança vers la petite troupe toujours immobile.

L'inconnu se préparait sans doute à saluer le comte du Luc et à se faire reconnaître de lui lorsque Clair-de-Lune jugea convenable d'intervenir.

— Messieurs, dit-il, souvenez-vous que nous nous trouvons ici en pleine forêt du Bourget ; que chaque lucarne de ces mesures nous regarde de son oeil glauque et vitreux. Une reconnaissance et surtout une explication en plein air sont dangereuses.

— Oui, répondit le comte, mais où trouver un endroit où nous ne courions pas le risque d'être reconnus ou espionnés ?

— J'y ai songé, messieurs, et voici Double-Épée qui me fait signe qu'il a disposé un lieu convenable pour l'entretien que vous devez avoir.

En effet, au même instant, Double-Épée parut sur le seuil du cabaret dont il avait si lestement congédié les hôtes sinistres.

— Là, continua Clair-de-Lune, pendant que vous, monsieur le comte, le capitaine et monsieur vous causerez tout à votre aise de vos affaires, Double-Épée, moi et nos deux compagnons nous entourerons de telle sorte le lieu de votre conférence que nous saurons tenir les curieux ou les espions hors de portée de voir ou d'entendre.

— Je vous remercie, répondit le comte du Luc, et si monsieur, continua-t-il en s'inclinant devant l'inconnu, n'y voit pas d'empêchements, je suis tout disposé à me rendre dans l'endroit que vous m'indiquerez.

L'inconnu baissa affirmativement la tête. Les trois hommes se dirigèrent alors vers le cabaret, dans lequel ils entrèrent.

Rien ne saurait donner une idée de l'aspect misérable, hideux et sordide de la salle dans laquelle ils s'étaient introduits. Il y régnait une obscurité presque complète ; une odeur infecte répandue dans l'atmosphère lourde et chaude de cette salle saisissait, tout d'abord désagréablement la gorge, et donnait des picotements dans les yeux. Quelques tables, tachées de vin et de graisse, éparses ça et là, et trois ou quatre bancs crasseux et boiteux composaient tout l'ameublement.

Clair-de-Lune prit une torche, l'alluma au feu mourant de la cheminée et, après l'avoir fichée dans une poignée de fer scellée au mur :

— Causez sans crainte, messieurs, dit-il ; je veille au dehors, personne ne vous dérangera.

Puis il s'inclina, sortit et referma la porte derrière lui.

L'inconnu laissa alors tomber les plis de son manteau et tendit amicalement la main à Olivier en lui disant :

— Bonjour, mon cher comte, ce n'est pas moi que vous espérez rencontrer ici, n'est-ce pas ?

— Comme ! c'est vous, monsieur de Lectoures, s'écria le comte avec surprise. Certes, j'étais loin de m'attendre à vous voir. Comment se fait-il que vous soyez à Paris et surtout ici ?

— En deux mots vous aurez la clef de ce mystère. Mais, pardon, ajouta-t-il en s'inclinant devant l'aventurier, je n'ai pas, je crois, l'honneur de connaître monsieur.

— En effet, reprit le comte, aussi, si vous me le permettez, vais-je vous le présenter. Monsieur est le capitaine Vatan ; il est mon ami le plus dévoué, je n'ai rien de caché pour lui.

— Capitaine, dit cordialement M. de Lectoures, j'ai plusieurs fois, sans vous connaître personnellement, entendu parler avantageusement de vous par M. le duc de la Force, je suis heureux du hasard qui nous met en présent. Je ne ferai donc aucune difficulté pour parler et m'acquitter de la commission dont je me suis chargé pour le comte. Vous êtes un de nos plus fidèle.

— Je suis surtout fidèle à M. le comte du Luc, monsieur, car pour moi, pauvre officier de fortune, je vous avoue franchement que toutes les graves questions politiques qui vous divisent, vous, nobles et puissants seigneurs, me sont en somme assez indifférentes. Je ne vois en tout ceci que des coups à donner ou à recevoir et surtout de l'argent à gagner ; j'ai contracté un engagement de six mois avec les chefs de votre parti ; pendant ces six mois, ils peuvent compter sur mon épée et sur mon dévouement absolu.

— Hum ! fit M. de Lectoures, en riant du bout des dents, vous avez, à ce que je vois, la conscience large, capitaine. Ne seriez-vous pas hasard, un peu catholique ?

— Ma foi, non ! pour être franc, je vous dirai même que mes opinions religieuses sont au niveau de mes opinions politiques. J'ai dix fois dans ma vie failli être pendu par les Huguenots, et vingt fois peut-être de l'être par les catholiques. De plus, j'ai fait vingt ans la guerre dans toutes les contrées de l'Europe au service des différents souverains qui se disputent le pouvoir, et j'ai reconnu une chose à mon retour en France.

— Laquelle ? reprit M. de Lectoures, que le verbiage de l'aventurier amusait fort.

— C'est que partout les hommes sont les mêmes : au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest ; c'est-à-dire que partout la race humaine est méchante, envieuse, cruelle, et que partout où il y a deux hommes l'un cherche à tuer, voler ou opprimer l'autre ; en un mot, que la loi du plus fort est la seule qui gouverne et qui soit acceptée sans conteste. Alors, bien que n'ayant jamais été positivement un agneau, je me suis fait loup pour ne pas être mangé ; ainsi tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, je n'ai jamais véritablement servi qu'un intérêt, le mien, me faisant une arme de mon mépris profond pour l'espèce humaine, afin de l'exploiter plus avantageusement à mon profit.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU
LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XII

FRÈRE ES SŒUR

— Est-ce bien possible, que dis-tu là ?

— Ce n'est pas tout, sais-tu qui ils ont choisi pour l'assassiner ?

— Quelque brigand, sans doute.

— Maxime, Maxime, mon frère, continua-t-elle, hachant ces mots entre ses dents qui claquaient d'épouvante.

— Alors, rassure-toi, Maxime ne leur obéira pas, il ne se rendra pas dans cet antre quand on le convoquera.

— Il y est venu, je l'ai vu, il les a bravés... Où est-il ? est-il rentré ?

— Tu sais bien qu'il ne rentre pas si tôt, ta tête s'égaré, il n'y est pas allé, tu ne l'as pas vu, c'est le froid qui te porte au cerveau.

— Serait-ce un rêve, balbutia Fœdora en passant ses mains froides sur son front brûlant ? Oh ! si ce pouvait être un rêve, et se levant soudainement, avant que sa compagne pût soupçonner son intention, elle appuya le doigt sur le bouton de la sonnette.

Paulovna accourut aussitôt, elle était presque aussi pâle que sa maîtresse, car Vania, le cocher, venait de lui avouer qu'il avait rencontré la comtesse, marchant au hasard sur le quai, enfouissant les pieds dans la neige à demi fondue et pleurant aux sanglots.

— Mon frère ? où est mon frère ? lui demanda la barina.

— Il n'est pas encore rentré, petite sœur, petite colombe, vous savez bien qu'il ne rentre pas si tôt ; veux-tu que mon frère aille le chercher à son cercle, ou bien Grégori, le valet de chambre, ou quelque autre ? Ne t'effraye pas ainsi. Oh ! mais vois, tu es toute mouillée, tes pieds sont dans l'eau, laisse-moi les réchauffer, te déshabiller, veux-tu que j'éveille ma mère, ta karnélist-a, pour te veiller ?

— Le plus pressé serait de la mettre au lit, et d'aller prévenir le docteur John Edward, le médecin de la grande duchesse s'il n'est pas chez lui on le trouvera au club de la noblesse ou à l'hôtel du général Pankratief. Grégori, dites à Vania d'atteler, de chercher le docteur et de le ramener vite, vite, comanda la Sibérienne.

En un instant tout l'hôtel fut sur pied ; la nourrice accourut la première, portant sa fameuse bouteille de vin de bouleau, dont elle frictionna les jambes de sa bien-aimée, de sa Fœdorouchka, pendant que Paulovna chauffait son lit et que Nadiège aidait à la déshabiller.

Le docteur ne se fit pas attendre non plus, il avait quitté son wisth au club de la noblesse où, cependant, il avait pour partner le général des gendarmes et paraissait tout effrayé.

Quel excellent cœur que ce docteur et avec quelle attention inquiète, il posa sa main sur le front de la malade, il était brûlant, elle le regardait avec des yeux hagards.

— Rassurez-vous, Fœdora Mikailovna, lui dit-il, une potion calmante et ce ne sera rien ; donnez-moi du papier pour écrire mon ordonnance, mademoiselle Nadiège, demeurez près de votre amie et surtout ne la faites pas parler.

Paulovna et la nourrice le suivirent dans la chambre voisine ; alors quittant son air d'assurance : Soignez-la bien, dit-il, c'est une congestion cérébrale causée par le froid et l'humidité, le cerveau est pris, elle délire. Si elle demande son frère, dites-lui qu'il est rentré, mais que je défends qu'il entre dans sa chambre et surtout empêchez-la de parler, ces sortes de congestions peuvent amener la folie temporaire, c'est grave, très-grave ; voici une potion qu'il faudra lui faire prendre toutes les heures jusqu'à ce qu'elle s'endorme, Je passerai ici la nuit sur un fauteuil, s'il arrivait quelque accident, je serai là.

La nourrice lui baisa les mains en pleurant : Vous la sauvez, docteur, vous la sauvez, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, mais de deux jours il faut qu'elle ne voie personne, pas même son frère Maxime. Envoyez cette ordonnance chez Mianowsky, le pharmacien de la grande duchesse, dans la Millionnaïa, près du magasin Anglais, vous savez.

Ce fut Vania qui y courut.

Sir John fit prendre à la malade sa première cuillerée.

— Vous viendrez m'avertir pour la seconde, dit-il en se retirant avec Nadiège, défense absolue de faire parler la comtesse.

À la seconde cuillerée le narcotique commença à opérer, la dame tomba et le sommeil survint ; sommeil peu réparateur,

troublé par des cauchemars et des inquiétudes nerveuses qui désolaient la bonne nourrice.

Deux ou trois fois le docteur dut intervenir ; il eut cependant tout le loisir désirable pour causer affaires avec Nadiège.

— Pendant les deux ou trois jours qui nous restent encore il est urgent, lui dit-il, de la séquestrer et de la faire passer pour folle. La supprimer serait facile et nous ôterait toute inquiétude sur une dénonciation de sa part, mais nous avons besoin de la fortune de Maxime, qui, à l'heure qu'il est, doit être mort et convenablement gelé. Nubius fait déménager et disparaître tout ce qui se trouvait dans la forge, il aura sans doute également pourvu à la sépulture du bel officier sous la glace, où on le retrouvera dans un mois à la débauche, mais alors, que d'événements seront passés !

— Si les circonstances nous favorisent, comme tout porte à le croire, nous serons les maîtres, et l'empire des Tzars aura vécu. Tout dépend de Solovief. Crois-tu que nous puissions compter sur lui ?

— Absolument, c'est l'assassin le plus froidement résolu que j'aie vu de ma vie, et, sans me vanter, j'en ai vu beaucoup. Il a des armes excellentes et ne tirera qu'à bout portant. S'il manque son premier coup, il en tirera un second, puis un troisième et jusqu'à un sixième s'il le faut.

— Tu me rassures par ta confiance ; du reste, après le succès de ton entreprise si bien menée pour nous procurer de l'argent, on ne peut que s'en rapporter à toi.

— Maxime, où est Maxime ? s'écriait en ce moment Fœdora d'une voix étouffée par sa léthargie.

— Sous la glace j'espère, ricana Nadiège.

Au même instant un violent coup de marteau ébranla la porte, la Sibérienne courut à la fenêtre, des torches brillèrent sur le quai éclairant un rassemblement tumultueux de soldats et de gens de la police, rapportant, sur une civière, le corps du malheureux jeune homme trouvé par hasard par un veilleur de nuit sur la neige à la pointe de l'île, frappé entre les épaules par un poignard dont la lame lui avait traversé le cœur. A la poignée de cette arme, demeurée dans la plaie, était fixée un papier sur lequel était écrit :

« Traître, condamné à mort pour avoir refusé d'obéir aux ordres du comité central. »

— Par l'enfer, gronda le docteur, voilà encore une sottise à réparer, il aurait été si facile de cacher aussitôt le cadavre sous la neige.

— Le bruit du coup de revolver, tiré par Maxime en tombant, aura effrayé l'exécuteur, répondit la Sibérienne ; encore une scène de haute tragédie à jouer, cela devient fatigant.

— Attendons au moins, reprit sir John, qu'on vienne nous réclamer et tâchons que Stella ne sache pas ce qui se passe.

Mais déjà il était trop tard. Aux cris poussés par les domestiques à la vue de leur maître assassiné, Paulovna et sa mère, oubliant les instructions qui leur avaient été données avaient quitté le lit de la malade pour courir à la porte du salon, s'ouvrant sur l'escalier par lequel les porteurs montaient à sa chambre le cadavre du jeune homme.

— Les idiots, fit l'Anglais en se levant, il est impossible qu'ils ne l'éveillent pas entièrement, allons tu la garderas, moi je vais constater...

— Où donc est-elle ? interrompit Nadiège, je ne la vois pas, tout est perdu.

Et tous deux s'élançèrent vers la porte ouverte.

Au même instant un cri terrible, une sorte de rugissement de douleur furieuse, retentit sur le palier de l'escalier, où une femme, les cheveux épars, écartant avec une vigueur inattendue serviteurs et soldats, se précipitait en poussant des hurlements sur le cadavre sanglant de Maxime.

Il ne fallut pas moins que les efforts réunis de plusieurs personnes pour arracher la pauvre folle qui s'attacha à toutes ses forces au corps inanimé de son frère.

— C'est moi qui l'ai assassiné, répétait-elle en se tordant les mains, en s'arrachant les cheveux, laissez-moi mourir, uyez moi, je suis une infâme.

Soldats et policiers la repoussaient doucement et tâchaient de l'éloigner.

— Tuez-moi donc, rugissait-elle en les déchirant de ses ongles, tuez-moi, ou vous êtes des traîtres, je suis Nihiliste, membre du Comité secret, je m'appelle Stella, mort à l'Empereur ! vive Nihil !

— L'avre Barina, murmuraient, les soldats, son malheur lui a fait perdre la raison.

On l'emporta pantelante.

A cette crise terrible succéda un long évanouissement.

— Elle a pour quelques jours de folie, dit le docteur à Nadiège.

— Ne crains-tu pas qu'elle en meure, demanda celle-ci qui ne pensait qu'aux dix millions.

— Ma seule frayeur est qu'elle ne recouvre pas la raison, murmura le docteur.

— Dans ce cas, mieux vaudrait en être débarrassés tout de suite, fit sèchement l'ex-institutrice.

— Essayons toujours de la guérir, cette cure en vaut la peine.

Pendant ce temps Paulovna et la nourrice entouraient la malade de leurs soins, et agenouillées devant l'image sainte que la camériste était allé chercher dans sa chambre pour la poser sur le lit, priaient avec ferveur.

Sur le matin le docteur, après s'être assuré que Fœdora reposait plus calme, sortit en promettant de revenir dans une heure, Nadiège dut, elle aussi, s'absenter ; il y avait tant à faire.

Ils venaient à peine de quitter l'appartement que la malade ouvrant les yeux, appela sa nourrice.

— Je te croyais endormis, fille de mon cœur, comment te trouves-tu ?

— J'attendais qu'ils n'y fussent plus, dit-elle ; ma bonne nourrice, veux-tu me rendre la santé ?

— Ah ! mère de Dieu, si je le veux, je donnerais ma vie pour toi.

— Eh bien ! promets-moi de faire ce que je te demanderai.

— Je te le promets, si...

— Rien que porter toi-même une lettre à la poste et sans que personne le sache.

— Oui, oui, je porterai tout ce que tu voudras.

— A la grande poste.

— J'irai à la grande poste.

— Jure-le moi sur les saintes images.

— Je te le jure.

— Merci, petite mère, dis à ta fille de m'apporter ce qu'il faut pour écrire.

— Tu ne peux pas, cela te fatiguera.

— Aimes-tu mieux que je meurs ?

La nourrice se soumit, et soutenue par ses gardes si dévoués, la comtesse écrivit non pas une, mais deux lettres.

La première était adressée au général des gendarmes, la seconde au grand maître de police.

— Aujourd'hui même, tu les remettras au bureau avant l'heure où ces fonctionnaires donnent audience, c'est très important et si tu ne le faisais pas tu commettrais un grand péché.

— Je te l'ai promis, répondit la nourrice, je le ferai.

Il y avait dans ces paroles plus de résignation que de confiance. La comtesse qui connaissait sa nourrice, reprit :

— Pendant que tu priais pour moi, j'ai eu une vision. saint Nicolas, patron de la Russie, et saint Alexandre me sont apparus, ils avaient le visage sombre et irrité, j'ai eu peur, alors saint Alexandre m'a dit. Si tu nous obéis, ne crains rien et tu seras guérie, mais si tu n'accomplis pas tes ordres, tu mourras. Un assassin s'arme en ce moment pour tuer l'Empereur, d'ici à deux jours le crime doit être commis, passé ce temps il n'y aura plus de danger, avertis donc Drenthela et Scuref de veiller avec soin pendant ces deux jours, et de faire garder secrètement tous les lieux par lesquels passera Sa Majesté. C'est Dieu qui t'a l'ordonne par notre voix.

— Quand commencent ces deux jours ? demanda la nourrice tremblante.

— Demain. Va donc aujourd'hui même à la poste avant midi, mais sur ta vie, ne parle à personne de la mission que je te confie ; en rentrant, si tu trouves quelqu'un près de mon lit, dis-moi seulement : je t'apporte du vin de bouleau, cela voudra dire : j'ai obéi.

CHAPITRE XIII

LE 14 AVRIL

La double nouvelle de l'assassinat mystérieux du comte Maxime et de la folie causée chez sa sœur par un événement aussi funeste qu'inattendu, causa non-seulement dans la société mais aussi dans le peuple de Pétersbourg, une immense émotion. Le papier trouvé avec le poignard planté entre les deux épaules de la victime ne pouvait laisser de doute sinon sur les auteurs du crime au moins sur le parti auquel ils appartenaient.

Nobles et bourgeois, fonctionnaires civils et militaires s'empressèrent de s'inscrire en foule au quai Anglais, où un chambellan de la cour vint en grand uniforme, au nom de Sa Majesté, prendre des nouvelles de la malade et exprimer à Nadiège, sa garde-malade, les sympathiques regrets de l'Empereur et de l'Impératrice.

Au service funèbre du jeune officier, mort victime de son devoir, la multitude était immense ; les grands ducs, les officiers de la couronne, des députations de tous les régiments, remplissaient la vaste nef de Saint Isaac et accompagnèrent le convoi, escorté par des troupes de toutes armes.

Pendant ce temps la police faisait d'actives recherches et fouillait scrupuleusement les maisons voisines du lieu où avait été commis l'assassinat.

Malheureusement il avait beaucoup neigé pendant la nuit et toutes traces de pas avaient disparu ; on en retrouva cependant sous un arceau de la vieille fonderie, et la présence d'un poêle encore chaud dans la salle des délibérations éveilla les soupçons, mais les agents établis en observation dès le lendemain du meurtre, ne virent personne rôder dans les environs, et les résultats de l'embuscade tout aussi bien que de l'interrogatoire auquel furent soumis les gens de service du comte demeurèrent absolument nuls.

Peut-être si la comtesse Tatiana eût pu pénétrer auprès de la malade dans ce moment d'exaltation fébrile qui suivit l'assassinat de son frère aurait-elle recueilli de sa bouche de précieux indices, mais l'ordre du docteur s'opposait formellement à ce qu'aucune autre personne que Nadiège, la vieille nourrice et Paulovna n'approchassent de l'infortunée jeune fille.

Certainement ceux qui avaient rapporté le corps avaient entendu la comtesse s'accuser de la mort de Maxime, toutefois cette accusation paraissait à tous si mal fondée, si absurde même, qu'en ce moment personne ne songea à prêter la moindre attention à ces paroles qui, pourtant, auraient pu mettre la justice sur la voie des meurtriers.

Plongée dans un affaissement douloureux, Fœdora, depuis sa grande crise, semblait toujours dormir, cependant quand elle savait Nadiège absente, elle s'éveillait toujours inquiète, et chaque jour elle écrivait quelques mots que la vieille nourrice transmettait fidèlement à leur adresse.

Le lundi 14 avril, de grand matin, le facteur apporta deux lettres à la police trop occupée d'autres soins pour prendre garde à ce que l'on croyait être quelques pétitions insignifiantes : nul ne songea à ouvrir ces lettres mystérieuses ne renfermant que quelques lignes tremblées, mais provenant que l'Empereur et le grand duc héritier allaient être assassinés dans le courant de la semaine, pas plus tard, y était-il dit textuellement : « car les sentences du comité exécutif ne peuvent souffrir un plus long ajournement. »

Après une nuit plus agitée que les précédentes, Fœdora avait en s'éveillant, supplié sa bonne nourrice de porter à 7 heures du matin, une quatrième lettre dans la boîte même du grand maître de la police, lui recommandant de prendre toute précaution possible pour ne pas être vue.

— Ne crains rien, dit celle-ci, j'ai vu plusieurs fois des passants déposer des billets, je ferai comme eux et personne ne te doutera de rien.

— Prends bien garde au moins.

— Ecoute, chérie, fit la bonne vieille que son amitié rendait rusée, Paulovna se'est fait écrire une lettre par Grégori pour donner de tes nouvelles à Piotre, à Atrada je la mettrai avec la tienne, si quelqu'un me voit et me dit : qu'avez-vous mis là ? je répondrai : une lettre pour Piotre. On cherchera et on trouvera la lettre qu'a écrit Grégori, alors on rira en disant : cette « babouchka » est imbécile, elle ne sait pas que les lettres qu'on met dans cette boîte sont pour la police seulement ; moi je ferai la bête comme une pauvre paysanne que je suis, et qui n'a pas appris la lecture.

(A CONTINUER.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.7

A L'ÉTRANGER. STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P. # 1

4, Rue St. Jacques